

Réimpression de l'article d'Alfred Meynard : " Le couronnement de Sa Majesté Monivong, Roi du Cambodge à Phnom – Penh, 20-25 Juillet 1928 "

in : Editions de la revue Extrême-Asie, Hanoi – MCMXXVIII, 1928 : 20 p.



- **Présentation éditoriale** 2
- **Bibliographie complémentaire** 2
- **Accès direct à l'article**..... 3

[Présentation éditoriale]

Précisons en liminaire que cette réimpression de l'article d'A. Meynard adopte une mise en forme adaptée à une publication en ligne et diffère donc sur ce point de l'édition originale. Ajoutons que les illustrations « originales » n'ont pas été reproduites dans leur totalité essentiellement pour éviter une surcharge du fichier au format *pdf*. Cette parenthèse technique close, intéressons-nous au contenu de l'article.

Ne nous faisons pas des illusions. L'intérêt de cette réimpression ne réside pas dans une quelconque analyse d'un événement majeur de la symbolique politique khmère mais plus modestement, par le témoignage factuel apporté au lecteur sur le déroulement d'une cérémonie de consécration royale en pays theravadin. En mettant de côté une prose coloniale teintée d'un orientalisme sirupeux et doublée d'une célébration de l'ordre colonial, l'article éclaire par à-coups sur le fonctionnement du Trône et son rôle dans l'équilibre de la société khmère.

Ainsi, il ressort que la gestion du royaume ne se conçoit pas dans la seule logique séculière (certains diront science-po !). La royauté khmère - comme la société - plonge ses racines dans un inconscient collectif animiste, dans des rituels récurrents brahmaniques et dans une réalité culturelle bouddhique. De ce syncrétisme religieux émerge une conception de la fonction royale imprégnée de « sacralité » qui place le roi en tant qu'intercesseur ou protecteur vis-à-vis d'un monde supra-humain (peuplé de génies, de divinités) dont les intentions hostiles pourraient avoir des conséquences néfastes pour le royaume, telles les calamités naturelles (sécheresse, épidémies...) ou les invasions militaires. D'où l'importance des rites dans la fonction royale, qui plus est lors de cérémonies de consécration du nouveau « maître des eaux et de la terre »...

*

Dans le Cambodge actuel où le maillage culturel s'est fortement distendu – les traditions sont souvent oubliées ou furtivement remplacées par d'autres, flambant neuves ou adaptées aux desiderata d'une politique touristique –, il n'est donc pas inutile de se plonger dans des textes-témoignages sur les rites et coutumes en pays khmer. Pour sa part, l'AEFEK entend poursuivre une politique éditoriale dans ce sens.

Nasir ABDOUL-CARIME - AEF EK -

[Bibliographie complémentaire]

- Paul Fuchs, *Fêtes et cérémonies royales au Cambodge d'hier*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- Jacques Népote, *Le palais du roi Norodom I. Histoire et description, suivies de l'analyse structurale de la symbolique du palais royal de Phnom-Penh*. Doctorat de 3 cycle d'Ethnologie, Paris X – Nanterre, 1973, 480p. [dactylographié].
- Jacques Népote, (avec la collaboration de S.A. SISOWATH Ravivaddhana) : *Etat Présent de la Maison Royale du Cambodge*. Paris : Institut de la Maison Royale du Cambodge. 1988. 1° ed. [Travail plusieurs fois réédité et remanié].
- Olivier de Bernon, "A propos du retour des bakous dans le palais royal de Phnom-Penh", in *Renouveau religieux en Asie* - Textes réunis par C. Clémentin-Ojha - *Etudes thématiques* 6, EFEO - 1997 : 33-53.

Le couronnement de S. M. Monivong, Roi du Cambodge, à Phnom-Penh

20-25 juillet 1928

Porter un travesti, n'est ce pas la poursuite obscure de notre *moi* véritable ? Quelques hommes savent et la plupart sentent qu'ils deviennent semblables à leurs moyens d'expression : c'est pourquoi ils recherchent les occasions sociales de donner à ceux-ci leur apparence la plus forte et ils croient qu'elle est la plus exacte. L' humble commis qui célèbre la mi-carême en tenue de conquistador n'a jamais voyagé hors des itinéraires de l'autobus et du train de plaisir, mais il habille ainsi son âme la plus véridique, éprise d'action dans l'immobilité.

Les peuples, comme les individus, retrouvent dans le déguisement leur personnalité profonde; même s'ils ont oublié leur passé et s'ils n'y ressemblent plus guère, ils s'en pénètrent comme d'une chose vivante en se parant de ses simulacres. Aussi, ceux qui ne craignent pas de confronter à la lumière crue du présent, les couleurs fanées de leurs traditions, s'enveloppent toujours de leurs reflets; on n'échappe pas à la continuité de soi-même, ni dans le passé, ni dans le futur. Forts ou faibles, les hommes qui ont le courage et le goût de se travestir se montrent dans leur vérité. Dans les rites démodés, dans les formes obsolètes se cachent la force intacte d'une nation, son armature spirituelle : le Japon s'enorgueillit de les juxtaposer au modernisme le plus neutre. Ces choses anciennes, dans leur appareil magique ne détonent pas à côté de notre Progrès : elles l'expliquent et, pour un Oriental, en doublent la valeur, lui donnent une âme.

Des Cambodgiens, petit peuple issu d'une grande race, on peut dire qu'ils tiennent leur vie de notre influence occidentale, mais que leur raison d'être est dans leur passé. S' il en eût été autrement, le travesti national dans lequel ils fêtèrent le couronnement de leur roi aurait paru ridicule. Il n'en fut rien, leurs cortèges, leur cérémonial se sont insérés dans le temps présent avec toutes les grâces de la vie et non avec les tristes couleurs des résurrections. Ils ont joué un rôle qui, depuis les splendeurs lointaines, n'a pas cessé de s'harmoniser avec la beauté de leur pays, avec les lignes pures des corps qui ne redoutent pas la nudité.



La veille du jour faste, prévu par les astrologues où le roi doit prendre possession du Palais, tout est prêt, dans Phnom-Penh en joie, pour les fêtes du couronnement. Dans la salle du Trône un autel a été édifié sur lequel se mêlent les images bouddhiques et les divinités brahmaniques : y reposent aussi les attributs royaux, l' Epée et la Lance sacrées qui sont les gardiens magiques de la dynastie.

Tout autour des galeries, des maisonnettes fragiles ont été édifiées et l'on y a exposé les offrandes destinées aux Esprits célestes. Au milieu du parvis du palais s'élève le pavillon à neuf étages, dans lequel le Roi viendra recevoir le Bain lustral. Enfin, dans l'enceinte du Palais, sont installés des *Toc*, dans lesquels les chefs religieux, les Ministres, les fonctionnaires, les délégués des provinces et de riches particuliers ont placé des offrandes : objets d'art, peintures, livres, aliments.

Dans quatre chapelles brahmaniques, les Bakous - brahmanes attachés au service du roi - réciteront nuit et jour des prières à l'intention de celui-ci. Longuement, par les vibrations des formules, par l'imposition des mains, ils consacrent l'eau lustrale, que des vierges ont puisée à une source lointaine. Et les bonzes bouddhistes, dans toutes les pagodes, psalmodient leurs litanies. Ainsi, par une antinomie devenue traditionnelle, se placeront côte à côte, durant toutes les cérémonies du couronnement, deux doctrines adverses. Bien que toute trace d'hindouisme ait disparu de la religion cambodgienne, la cour de Phnom-Penh a conservé le souvenir de ses origines et les Brahmanes chevelus, aux visages sombres et durs, évoquent, à côté des douces images bouddhiques, la force spirituelle de l'Inde.

De l'Inde aussi vient le rituel de l'initiation et de l'investiture royales. Si les Bonzes y participent, ce n'est qu'à titre accessoire; l'efficacité magique des formules et des gestes est conférée par les seuls Brahmanes. Elle est consacrée maintenant par les hauts mandataires du gouvernement français, qui, ici, font presque figure de pontifes.

L'allégresse du peuple a le Palais Royal pour centre. Toute la foule citadine, grossie de celle des provinciaux, fait onduler au soleil les couleurs chantantes des étoffes et la grâce des chairs nues. Sa masse n'a jamais rien de désordonné; de sa densité la plus serrée, l'individu se détache toujours; en elle rien de brutal, nulle hâte grossière, nulle concurrence égoïste; chaque promeneur, en souriant, aide à mouvoir ce flot sinueux et semble marcher dans un cortège à la place qui lui convient. Foule étrangement glissante, placide et discrète, qui rit doucement et parle naturellement à voix basse; à travers laquelle on a la sensation de passer comme entre des roseaux pressés qui, souples, se referment sans heurts. Tout est clair, le mouvement heureux dessine la beauté des corps, fait briller les vives parures et s'unit harmonieusement à la joie de la lumière, au tumulte même des sons... Nuit et jour, les réjouissances se poursuivent : aux théâtres d'ombres et de marionnettes, aux interminables représentations d'épopées et de pièces burlesques, devant les tréteaux sur lesquels danseuses et danseurs dessinent les gestes antiques, autour des feux d'artifice et des illuminations, les foules patientes se renouvellent. Les boutiques en plein vent et les marchands ambulants nourrissent et rafraîchissent ces innombrables curieux qui, pour quelques jours, ont la rue pour domicile : des parfums religieux flottent sur les relents de friture; dans la fumée les cuisines brillent de beaux torses cuivrés.

Cette joie du peuple, sonore, colorée et tranquille est le décor derrière lequel, dans le Palais secret, se poursuit le cérémonial. Plusieurs phases composent celui-ci : l'installation du nouveau roi dans la demeure de son

prédécesseur; l'ondoisement et le sacre ; la prise de possession du royaume figurée par la procession du cortège royal autour de la capitale. Entre temps le roi assiste aux récitations religieuses des Bonzes à qui il remet les offrandes. Deux notes, également lumineuses et douces, accentuent tous ses gestes, enveloppent tous les actes de sa souriante et bénigne souveraineté : elles sont données par la multiple présence, parallèle et jamais simultanée, des femmes et des prêtres. Floraison multicolore, d'où jaillissent des bras arrondis; or unanime incrustant le grave relief des visages. Tantôt les femmes et les jeunes filles, vibrantes de soies précieuses, enchâssées de lourdes parures, rayonnent autour du roi; tantôt les bonzes drapés de jaune l'encadrent de leur lent cortège. La grâce des attitudes féminines, l'oraison sculptée des moines, sont ici partie nécessaire du décor; elles confèrent sa vie et sa valeur au rituel et tiennent la place qu'en Occident on donne à la force militaire.

Premier jour : le roi entre dans sa demeure traditionnelle, dans le lieu « que les yeux du commun ne doivent pas voir ». Il s'avance sur un chemin tapissé d'étoffes blanches, précédé par le ministre du Palais et par les chefs de pandits qui, sous un parasol blanc, portent des statuette du Bouddha. Des Brahmanes escortent l'image du Parfait et les gardiens du trésor royal tiennent en mains des objets d'ivoire et des cornes de rhinocéros, talismans de bonheur. Derrière le roi, cinq femmes, choisies dans la famille royale et vêtues de soie blanche, jaune et orange, portent l'Épée sacrée et des fleurs d'or et d'argent. Sept jeunes filles vierges élèvent sur leurs mains recourbées des objets qui symbolisent la stabilité, la richesse et la vertu morales : coupes d'or contenant des bijoux. La dernière tient en ses bras une chatte blanche parée de pierreries, image de la fidélité au foyer. Douze autres jeunes filles, aux sampot multicolores, portent les ustensiles d'or et d'émail, la vaisselle précieuse, dont se sert le souverain. Les princesses, les femmes du Palais, les épouses des dignitaires ferment la marche. Quatre Bakous, vêtus de blanc, représentent les célestes gardiens du Palais. Ils attendent au pied de l'escalier et devant eux sont placés les offrandes aux divinités qu'ils incarnent. Au moment où le cortège les rejoint, le chef des astrologues demande ! « Divinités, êtes-vous ici présentes ? » Et les quatre Bakous répondent : « Nous sommes ici présentes pour garder le Trône royal et nous n'avons jamais abandonné ce céleste palais. Dites-nous ce que vous demandez ? » - Le chef des Bakous dit : « Nous accompagnons en cortège Sa Majesté le Roi, qui se nomme Préa Bat Samdach Préa Sisowath- Monivong Chamcha-Vrapong Harireach Barmintor Phouvanay Krayveofa Sulalay Prea Chan Crung, Campuchea Tippedey, et qui vient, selon la coutume avec tous ses insignes, pour s'installer dans la grande salle et s'asseoir sous le Parasol sacré. Nous vous prions de le protéger et de l'aider à vivre jusqu'à cent ans, avec toutes sortes de prospérités. Si le moment est favorable, exaucez-nous. »

- « Nous, les gardiens de la salle du Trône, nous prions Sa Majesté – (ici sont répétés tous les titres du Roi) - d'en prendre possession. Qu'elle ait une longue et heureuse vie. Qu'elle veille sur la religion Bouddhique, sur la Loi, sur la Coutume, sur le Royaume. sur les membres de la Famille royale, les femmes du Palais, les ministres, les fonctionnaires, les pandits, les poètes, les

prêtres et les brahmanes, sur le peuple entier, pour qu'il jouisse d'une paix continuelle ».

Au son des conques marines dans lesquelles les Brahmanes ont seuls le privilège de souffler pour de solennelles occasions, le roi est alors introduit dans les appartements qu'il occupera pendant le temps du couronnement et, après avoir reçu les membres de sa famille royale et de sa cour, il se rend au « Pavillon des Urnes » pour saluer les cendres de ses augustes parents.

Le soir, à l'heure où les multiples toitures du palais inscrivent dans le ciel leurs courbes illuminées, le roi, escorté de vingt-quatre jeunes filles portant des fleurs et des emblèmes, pénètre de nouveau dans la salle du Trône. Il a le costume national, de soie bleue, couleur du vendredi. Le chef des Bakous, tenant à la main droite une effigie de Vichnou, le reçoit. Le roi dépose des offrandes devant la statue du Bouddha, puis il allume un flambeau de cire que lui présente le chef des Bonzes et dont la flamme symbolisera l'efficacité des cérémonies célébrées durant ces cinq jours de fête. Puis il remet aux bonzes présents des dons rituels : robes de soie, sandales, chandeliers, bouillottes de cuivre, parapluies, sucre, thé et bâtonnets d'encens. Les Brahmanes, figures lointaines émergeant des robes blanches, sonnent de leurs conques; leur petit groupe, isolé au milieu de la salle ; cette rauque musique, qui gronde et s'éteint sur le même ton, expriment bien leur inaccessible religion, perdue comme un îlot mystérieux au milieu de la civilisation bouddhique. Mais voici que l'assemblée des moines, unifiée dans la même pose et la même note jaune, isolée du monde extérieur par les écrans d'or sombre que chacun place devant ses yeux, entonne un doux et grave plain chant. Du fond clair-obscur où ils sont rangés, jambes croisées sous le torse immobile, leurs voix, dont l'âge assourdit l'éclat, s'étendent en lent unisson par-dessus les fronts courbés des assistants. Le sens des mantras qu'elles prononcent importe moins que la magie émanée de leurs vibrations. Elles se taisent soudain comme une flamme s'éteint, mais l'immobilité des bonzes semble, longtemps après, imprégnée de leur écho. Le roi se retire et, s'étant revêtu de blanc, va dans une chapelle voisine écouter l'exposé des règles religieuses.



Le deuxième jour, le roi porte la couleur du samedi : l'éclat de ses ornements s'amortit sur un costume noir. Les cérémonies ont lieu dans le secret du Palais. Dans la salle du Trône, les Bonzes chantent toujours des litanies et, à la fin de la matinée, prennent part à un repas avec le roi et la cour. Le troisième jour est également consacré aux offices religieux ; seule diffère la couleur des vêtements royaux : ceux-ci sont rouges et correspondent au dimanche. Les invocations sont toujours faites par les Bonzes et par les Bakous. Par ces derniers la cour du Cambodge, comme celle du Siam, conserve le souvenir matériel du temps où vivaient côte à côte la théocratie brahmanique et la fraternité bouddhique. Elle ne veut pas tenir son pouvoir d'une religion dont le renoncement est le seul but mais de celle qui a fondé parmi les hommes la plus rigoureuse des hiérarchies... Les moines récitent à mi-voix les interminables stances sacrées : les Brahmanes invoquent les Divinités inférieures, les Dévas des forêts, des montagnes et

des eaux, les esprits familiers du royaume, les gardiens de la dynastie, les dieux domestiques du Palais. Ils leur font part du choix dont le roi a été l'objet ; ils appellent leur protection.

« Nous vous invitons à vous réunir dans la salle du Trône, devant la principale chapelle et les chapelles secondaires, pour écouter nos prières et recevoir nos offrandes de fleurs, de parfums et de nourriture précieuses ...» .

Le quatrième jour est celui de la cérémonie majeure. Dès sept heures du matin, le Roi, vêtu de blanc, comme les récipiendaires prêts pour l'initiation, entre dans la salle du Trône, accompagné du même cortège que les jours précédents. Les Bonzes le reçoivent pendant que les Brahmanes le saluent en soufflant dans leurs conques marines. Il s'avance vers l'image du Bouddha et trois fois s'agenouille devant elle les mains croisées à la hauteur du front. Puis il invite les chefs des Bonzes à réciter les stances de l'aphisek, ou ondoisement royal.

Devant l'entrée de la salle du Trône, un pavillon de brocart or et rouge, exhaussé sur un piédestal à neuf étages, a été édifié pour la cérémonie du Bain lustrale. Dans une grande urne d'argent on a versé l'eau lustrale dans un réservoir qui s'écoulera sur la tête du Roi. La place qu'il occupera est marquée par une plaque d'argent, surmontée d'une plaque d'or pur, isolée toutes deux du sol par une couche de feuilles de lovéa ou figuier sacré.



(Photo. du Gouv. Général)

Chaire à prêcher (Bibliothèque Royale du Cambodge).

Les chefs religieux du Cambodge ne sont plus aujourd'hui les seuls consécuteurs de la royauté. A côté d'eux et dans les mêmes formes les représentants de la France confèrent au Roi la véritable investiture. C'est pourquoi, avant de se diriger vers le pavillon du Bain, le Roi qui s'est retiré un moment, s'avance jusque sur le parvis pour recevoir M. Monguillot, Gouverneur général de l'Indochine, et M. le Fol, Résident supérieur au Cambodge. Seize jeunes filles, portant dans la main droite un lotus non épanoui, lui font cortège. Les deux hauts fonctionnaires français, les Chefs religieux et les ministres le conduisent au Pavillon Sacré.

Ayant reçu des mains d'un Brahmane une branche de l'arbre *Chey Pruc*, symbole du pouvoir et du bonheur, le roi invoque avec lui les Devas des six régions. Puis il est dépouillé de sa tunique blanche et l'eau lustrale est successivement versée sur sa tête par le Gouverneur général, le Résident supérieur, les Chefs des Bonzes et des Bakous. L'orchestre cambodgien, sur lequel plane le vent rauque des conques, se fait entendre et le Roi, après qu'on lui a lavé les pieds avec l'eau de coco et des essences contenues dans des vases d'or et d'argent, redescend les degrés et rentre dans la Salle du Trône pour revêtir le costume d'apparat.

Les femmes ornent ses membres de lourds bijoux d'or et de pierreries, posent sur sa tête le mokhot d'or, coiffure des dévas et des rois : Le voici transformé en idole, prêt à recevoir les hommages de ses nouveaux sujets.

Ayant fait à l'autel qui est à la droite du Trône ses offrandes aux Dieux ; distribué aux bonzes les aumônes d'aliments et mêlé sa voix à l'unisson de leurs litanies, il s'assoit sur un siège drapé de blanc, le visage tourné vers l'Est. Autour de lui les huit chefs des Bakous sont assis à terre, dans la direction des huit points cardinaux, frappant sur leurs tambourins et soufflant dans leurs conques. L'un d'eux met dans la main droite du Roi une statuette de Civa et dans la gauche une de Vichnou. Puis chacun se tourne vers lui, récite la formule dite de « Préservation » qui est censée émaner de toutes les parties du Royaume des Khmers. Le roi y répond en buvant dans un bol d'or gorgée d'eau lustrale, dont il se baigne ensuite le visage et la main droite. C'est le signe par lequel il s'engage à rester fidèle et juste envers son peuple. L'instant est solennel et il est choisi pour la lecture des titres royaux. Ceux-ci sont gravés sur une feuille d'or pur, qui est remise au Roi, devenu « maître des existences par-dessus toutes les têtes ». Sont aussi déposés à ses pieds les attributs visibles de sa nouvelle puissance : l'Épée sacrée, le Sceau, le Mokhot, couronne royale, et ce chapeau à larges bords qui rappelle les origines de la dynastie, dont le fondateur fut un jardinier. Tous les fonctionnaires du royaume font le geste de restituer au Roi leurs cachets, symbole de leurs fonctions, dont celui-ci leur confirme la possession.

C'est alors que le Gouverneur général de l'Indochine et le Résident supérieur invitent S. M. Monivong à monter sur le Trône : le premier pose la couronne sur sa tête et le second place l'Épée dans sa main droite.

Après que la Cour et les Dignitaires ont salué le Roi pour la troisième et dernière fois et que le Gouverneur général ait répondu aux remerciements qu'il lui a exprimés pour la bienveillante protection accordée par la France au Cambodge, le cortège se reforme pour se diriger vers la Salle du Trône intérieure où les Dames du Palais viennent présenter leurs hommages, par l'intermédiaire de la plus âgée d'entre elles. Celle-ci offre au Roi, comme servantes, les princesses et les femmes de tous rangs.

Un peu plus tard a lieu dans la même Salle, la curieuse cérémonie du « Bang-Vil-Popil ». Les princes, les ministres, les fonctionnaires de la Cour forment un cercle autour du Roi et, se passant de main en main, en commençant par la gauche, un disque surmonté de bougies allumées,

accomplissent ainsi dix- neuf tours, en ayant soin que la fumée soit rabattue vers le centre. Le Roi figure ici le mont Merou autour duquel tournent les sept planètes.



S. M. Monivong sur le trône de ses ancêtres.

(Photo. du Gouv. Général)

Le soir, la grande Salle d'honneur au Palais s'ouvre aux invités européens et cambodgiens, pour le spectacle des Danses Royales. Le Roi a voulu inaugurer, pour son couronnement, un nouveau corps de ballet, pour lequel les costumes traditionnels ont été confectionnés dans les matières les plus belles. Seules demeurent, des danseuses du précédent règne, les deux premières ballerines, souveraines de grâce et de science. Leurs jambes souples et lentes tracent sur le sol un poème aux étroites mesures : elles dansent, et les figures de pierre qui veillent aux temples d'Angkor sont ici venues s'animer.

L'expression de leur danse n'est pas dans le corps qui, massif, en compose le paysage immobile et coloré ; elle n'est pas dans le visage qui en est le hautain spectateur. Mais les bras en sculptent le dessin et comparses infatigables, les pieds, que nul ne regarde, ont le rôle le plus éloquent. Leur grâce changeante déroule l'action. Comme des méduses adhérant à l'eau qui les balance, ils se collent au marbre froid pour en reflurir en pétales vivantes. Que les yeux se fixent sur eux seuls et leur jeu multiple et savant exprimera la valeur de la danse tout entière, la plénitude des membres et les courbes de leurs mouvements. A les voir agir comme deux êtres indépendants de la vie dont ils sont l'appui, délier les doigts, cambrer la plante en arc délicat ou ramper comme des serpents jumeaux et toujours mettre dans leur allure la somme de la cadence, ces membres frêles qui n'ont de gloire que dans la nudité, décèlent leur secrète, leur intelligente perfection... Toute la danse se

concentre en eux, comme le ballet se résume dans l'onduleuse et juvénile majesté de la première danseuse.

La matinée du cinquième jour est consacrée à la procession royale autour de la capitale : celle-ci représente l'ensemble du royaume, dont le souverain prend possession. Sur tout le parcours qu'il suivra, le peuple, patient, s'est amassé et la bigarrure des écharpes et des sampot chatoie dans le soleil. Il n'est pas besoin de service d'ordre ni de rigide haie de soldats : un roi bonhomme va se promener au milieu de ses sujets, souriant à tous et distribuant quelques dons symboliques. Seul, un long cordon blanc, porté de chaque côté du cortège par des gardes, l'isole de la foule et a surtout pour emploi d'éloigner les divinités mauvaises qui voudraient troubler l'ordre et le recueillement.

A sept heures, S. M. Monivong, vêtu du costume d'apparat à fond violet, - couleur du mardi - sort de la Salle du Trône et monte en palanquin. Devant lui s'avancent, par groupes de trente, les porteurs de parasols, de bannières, d'éventails, de boucliers et de faisceaux; les sonneurs de trompes et les orchestres - cuivres des miliciens, lent défilé des musiques malaises, cambodgiennes et siamoises, joueurs de fifres, de gongs et de tambourins, Bakous avec leurs conques marines ; - les porteurs de queues de paon et d'enseignes du Dragon, les tam-tam et les hautbois chinois ; les tirailleurs, les mandarins à cheval, les fonctionnaires à pied; les Délégués provinciaux; les dignitaires, les membres des anciennes familles royales, les ministres sur des palanquins bas. Derrière le Roi viennent le cheval, l'éléphant et le char, qui lui serviront successivement au cours de sa promenade; un chambellan qui, dans une coupe d'or, tend au roi des fleurs d'or et d'argent pour être jetées à la foule; puis encore des porteurs de parasols, d'aigles et d'attributs royaux; les princes à cheval; les pages porteurs d'insignes ; les licteurs avec des lances ; les gardes portant les armes royales ; enfin la suite majestueuse de vingt et un éléphants, lourdement caparaçonnés, parmi lesquels trois éléphants blancs et l'éléphant sacré qui « sert de monture au Bouddha ». Ayant passé le pont des Nagas, le roi rencontre le Résident supérieur et le chef des Bakous, qui l'attendent sur une tribune, avec les invités européens et indigènes. Il met pied à terre et après qu'on l'ait coiffé de sa couronne à cinq pointes, il monte sur le char attelé de six chevaux pour continuer sa marche. Après un nouvel arrêt à une nouvelle tribune où les mêmes personnages l'attendent et l'accueillent avec la même cérémonial, il arbore, pour monter à cheval, le chapeau conique aux larges bords et poursuit ainsi jusqu'à la Résidence supérieure où le reçoivent le Gouverneur général, M. le Fol et les hauts fonctionnaires français. Là, après un dernier changement de coiffure, il prend place sur son éléphant harnaché de cuir rouge, rutilant des fourreaux d'or qui enserrant ses énormes défenses, et la procession entre au Palais. Le chef des Bakous, à côté de M. le Fol, offre de l'eau lustrale, le roi s'en baigne la face et en verse quelques gouttes sur le sol, en l'honneur de la Déesse de la terre. Puis, s'étant prosterné au pied de l'autel placé dans la salle du trône, il rentre dans ses appartements.

Durant sa marche triomphale, le roi a gardé l'épaule droite tournée vers le centre de la ville; il a fait une halte et changé de véhicule ou de monture à chaque point cardinal.

Le sixième jour, l'éclat des cérémonies s'est apaisé; le palais est redevenu silencieux. En petit appareil, le roi, au coucher du soleil, se rend dans la salle du Trône pour y présider au rite final des cérémonies : l'extinction de la Flamme symbolique, qui présage pour son règne un heureux accomplissement. Dans la pénombre se détache le groupe immobile des Bonzes, en relief d'or sur l'écrin soyeux du ciel encadré par les hautes fenêtres. Autour d'eux semble flotter le chant que leur bouches profèrent sans un mouvement apparent ; à chaque pause, la mélodie s'abaisse et tombe dans le silence, puis reprend sans transition la même gravité soutenue. Pendant qu'ils psalmodient, le roi se lève et va éteindre, avec une feuille de figuier, le cierge qui brûle dans une niche au milieu de la salle.

Le Chefs des Bonzes asperge son visage et ses mains avec de l'eau lustrale; une dernière fois se brise contre les murs le son aigu des conques et le souverain, redevenu familier, se hâte de disparaître, comme fuyant son propre faste...



S. M. Monivong et M. le Résident Supérieur LE FOL devant la Salle du Trône.
(Photo. du Gouv. Général)

Fils aîné de Sisovath, S. M. le roi Monivong est âgé de 53 ans. Il a fait en France ses études militaires et a servi dans notre armée dans laquelle il porte toujours avec fierté le grade de chef de Bataillon. Il parle notre langue; il aime et il admire tout ce qui est Français. Mais, s'il se montre disposé à gouverner avec un esprit moderne; à suivre l'impulsion de la collaboration française avec l'entière et affectueuse confiance qu'a su lui inspirer M. le Fol, son cœur reste

profondément attaché à l'héritage de sa race. Il veut que la cour du Cambodge soit fidèle à son passé et en conserve le reflet. Il veut restaurer lui-même, à l'usage du peuple, les anciens poèmes religieux, les traditionnels récits, les danses rituelles. D'allures familières, plein d'activité et de bonhomie, il est heureux du progrès que nous lui apportons, mais il a su montrer, au cours de longues cérémonies de son couronnement, qu'il peut encore porter avec aisance les rigides parures de ses aïeux.